

Mines-Ponts 2004 – ANGLAIS

L'après-midi on avait revu Claude Hartmann au bureau vers quatre heures. À cinq heures il était parti. Il n'avait parlé à quiconque, il avait juste murmuré : « au revoir » en croisant sa secrétaire. Elle avait répondu : « Je vous souhaite un bon voyage », par politesse, elle savait bien qu'il détestait les voyages. Il l'avait regardée. Peut-être plus longuement qu'à l'ordinaire. Il avait souri.

(...) Le vendredi matin vers sept heures, il avait réveillé Pierre au téléphone. De ses rares amis Pierre était le plus proche, ou le moins lointain. Ils s'étaient connus à l'université et depuis ils n'avaient jamais cessé de se voir.(...)

— Pierre, pardonne-moi de t'appeler si tôt. Je pars tout à l'heure en voyage. Pierre, s'il m'arrive quelque chose, prends bien soin de Thérèse.

Pierre était bourré de somnifères, il se souvenait avoir été long à réagir, il avait interrogé son ami:

— Où vas-tu ? Pourquoi pars-tu ?

Claude avait répondu :

— Je vais à New York, pour mes affaires.

Il avait répété :

— Prends bien soin de Thérèse.

Il avait encore dit :

— Je t'embrasse.

Il avait brusquement raccroché.

Jean-Denis BREDIN, L'Absence, 1986, Ed. FOLIO, pp 41-43

THEME JOURNALISTIQUE

Qui a dit que faire de la recherche fondamentale n'était pas rémunérateur ? Pas Andrew Wiles, un mathématicien anglais, qui vient de recevoir le prix Abel, l'équivalent du Nobel pour les mathématiciens. La distinction s'accompagne d'un agréable chèque de 640 000 euros, bien mérité par Andrew Wiles : il a résolu un problème mathématique vieux de 300 ans. (...)

A 62 ans, Andrew Wiles réfléchit au théorème de Fermat depuis l'âge de 10 ans, quand il est tombé sur un livre parlant de ce mystère mathématique. « J'ai essayé pendant toute mon adolescence. Lorsque je suis arrivé à l'université, je pensais avoir une preuve mais elle s'est révélée fausse, » dit-il.

Jusqu'à ce jour de 1993 où Andrew Wiles présente les conclusions de ses derniers travaux à l'université de Cambridge. L'audience en reste bouche bée. Une fois passée la stupéfaction, les 200 chercheurs présents font une standing ovation à Andrew Wiles.

Adapté de 20 minutes 21.03.2016

CORRIGES

In the afternoon, Claude Hartmann had been seen at the office at about four o'clock. By 5 he was gone. He hadn't said a word to anyone, he had only whispered "good bye" as he walked past his secretary. She had answered: "Enjoy your trip", out of sheer politeness, as she knew perfectly well that he hated travelling. He had looked at her. Maybe longer than he usually did. He had smiled

On the Friday morning, around seven, he rang up Pierre and woke him up. Pierre was the closest of his few friends, or rather the least distant. They had met at college, and they had kept on seeing each other ever since.

" Pierre, sorry to call you so early. I'm about to go on a trip. Listen, if anything should happen to me, please look after Thérèse."

Pierre had knocked himself out with sleeping pills, he remembered being long reacting, he asked his friend a few questions.

" Where are you off to? Why are you leaving?"

Claude answered

" I'm off to New York City, on business"

He repeated:

"Look after Thérèse, will you?"

Then he said

" Take care"

He hung up suddenly.

Who said fundamental research didn't pay? Not Andrew Wiles, an English mathematician who's been awarded the Abel Prize, regarded as the Nobel Prize for mathematics. The award comes with a hefty check for £550,000, which he truly deserves: he solved a 300-year-old mathematical conundrum.

Andrew Wiles, who's 62, has been thinking about Fermat's theorem since the age of 10, when he stumbled upon a book about that mathematical problem. "I tried to solve it throughout my teenage years. When I first went to college I thought I had a proof, but it turned out to be wrong," he said.

And then, one day in 1993 Wiles went public with the result of his latest work at Cambridge. The audience was flabbergasted. Once the astonishment had passed, the two hundred researchers present gave Andrew Wiles a standing ovation.